

A sepia-toned photograph of a beach promenade. In the foreground, a paved walkway runs along a sandy beach. A row of tall palm trees lines the walkway, casting long shadows. In the background, a multi-story building with balconies is visible, with the word "HOTEL" partially legible on its facade. The sky is a uniform light color.

ANDRÉ
MAJESTER

MEURTRES À ROSES

éditions
Les Presses Littéraires

MEURTRES À ROSES

Retrouvez tous nos titres de la collection
Crimes et châtiments sur
www.lespresseslitteraires.com

Photo de couverture :
Philippe Delavaquerie

ISBN : 979-10-310-1498-2
© André Majester – Les Presses Littéraires, 2024

ANDRÉ MAJESTER

MEURTRES À ROSES

Les ^{éditions} Presses Littéraires

Vendredi 26 avril 2019

Pierre arriva à hauteur du bar-restaurant Las Palmeras à Roses, descendit les trois marches qui mènent à la plage et s'assit face à la mer. Il regarda sa montre connectée qui indiquait huit heures cinquante le vendredi vingt-cinq avril deux mille dix-neuf. Un rendez-vous était fixé avec les participants à la marche aquatique, il patienta en attendant leur arrivée.

Derrière ses lunettes de soleil, ses yeux verts n'exprimaient plus la joie de vivre. De son regard ténébreux il balayait la mer qui aujourd'hui était belle, sans vague, calme comme un lac. Tant mieux, se dit-il, la marche aquatique ne sera que plus agréable. Pour lui, elle serait la première de l'année.

Durant ces six derniers mois, il avait cessé toutes activités avec l'association des Français du haut Emporda, depuis que son épouse Irène était décédée. Mais aujourd'hui, il avait cédé et dit oui à ses amis

qui insistaient pour qu'il revienne parmi eux. Tous partageaient son chagrin, il fallait lui laisser le temps de faire son deuil et tous se désolaient de le voir quitter la vie sociale pour vivre en ermite dans sa maison perchée sur la colline. Il ne fallait surtout pas le laisser se détruire par le chagrin.

Tout en caressant le sable, il se mit à penser à sa Reine, c'est ainsi qu'il la surnommait. Il quitta un instant ses lunettes pour essuyer les larmes de son immense tristesse qui le rongait un peu plus chaque jour. Il se demandait s'il avait bien fait de revenir au sein de l'association et éprouvait un sentiment de culpabilité, celui de ne plus penser à celle qu'il avait tant aimée. Il regarda la colline Puig Rom dominant la merveilleuse baie de Roses. Il se remémora son arrivée en Espagne avec sa Reine, de la vie merveilleuse qui les attendait.

Pierre et Irène s'étaient connus en entrant dans la vie active le même jour à la Banque populaire à Paris. Convoqués à leur prise de service par le directeur des relations humaines et chef du personnel, ils attendaient dans un bureau ultramoderne au mobilier design. Ils échangèrent quelques banalités d'usage et se trouvèrent des points communs sur la façon de concevoir le monde du travail et leur ambition personnelle pour réussir. Avant de rejoindre leur nouveau poste, ils décidèrent de se revoir. Ils

se retrouvaient pendant leur pause et éprouvèrent vite, l'un pour l'autre, de profonds sentiments qui les amenèrent à se voir le soir après le travail et de plus en plus souvent. Ils choisissaient un petit restaurant pour y passer leurs soirées et faire plus ample connaissance, si bien que leur amour, grandissait de jour en jour.

Un an après leur rencontre, étant faits l'un pour l'autre, ils s'unirent par le mariage. Une vie heureuse et comblée, sans nuages, les remplissait de bonheur et d'amour. Souvent leurs amis les appelaient les inséparables.

Ils ne se quittaient jamais, mutés ensemble au siège de la Banque, leurs confortables salaires leur permirent d'investir à Enghien dans une belle villa. Cette petite ville du Val-d'Oise faisant partie du canton de Montmorency et située à une quinzaine de kilomètres de Paris, leur convenait parfaitement pour se rendre à leur travail. D'une population de douze mille habitants environ, elle restait à l'échelle humaine relativement tranquille après des journées professionnelles bien remplies.

De leur union, naquit un fils Sébastien et une fille Florence, le choix du roi.

– Non, disait Pierre, le choix de la Reine, sa chère Irène.

Quand l'heure de la retraite sonna, ils ne souhaitèrent plus vivre en région parisienne. Les dé-

placements devenant épuisants avec un trafic de plus en plus dense aux entrées de Paris, ils ne se voyaient pas finir leurs jours à Enghien, d'autant que leur fils travaillait à Montpellier, après de brillantes études d'avocat et leur fille travaillait dans le social à la mairie de Toulouse.

Ils passèrent beaucoup de temps à décider de leur avenir. Au bout de leurs nombreuses discussions ils devaient trouver un accord commun, si l'un ou l'autre observait un obstacle, ils revenaient au point de départ. Ils finirent par tomber d'accord.

Ils décidèrent donc de partir vivre leur retraite au soleil.

Voulant s'installer à proximité de leurs enfants et au bord de la mer, ils cherchèrent un bien immobilier dans les Pyrénées Orientales.

Un couple d'amis, retraités depuis déjà deux ans, les invitèrent à passer une semaine à Roses en Espagne sur la Costa Brava, histoire de faire connaissance avec le pays et surtout avec la région.

Ce fut alors un déclic pour Pierre et sa Reine. Ils avaient trouvé le lieu idéal et idyllique pour s'installer et commencer une nouvelle vie.

Irène, femme très prévoyante, savait qu'en habitant à Roses, la frontière française pouvait se franchir en moins d'une heure pour se trouver à Perpignan et à moins de trois heures en voiture pour aller à Montpellier ou à Toulouse, ce qui leur donnait la possibilité de rendre visite aux enfants.

L'occasion également pour eux de venir autant de fois qu'ils le souhaiteraient les week-ends ou pour les fêtes mais également de permettre à leurs petits-enfants, plus tard, de profiter de la mer pendant les vacances scolaires.

Ce qu'elle ne négligea pas dans ses réflexions, était que les quelques dizaines de kilomètres les séparant de la France, apportaient une certaine sécurité en cas de maladie pour rejoindre les centres d'examens, cliniques ou hôpitaux se situant au Boulou, à Céret ou à Perpignan.

D'un côté la plaine de l'Emporda, de l'autre les montagnes surplombant les criques et au milieu s'étend la baie de Roses.

La baie de Roses est classée par l'Unesco pour être une des plus belles baies du monde. Pour en faire partie, elle a dû remplir certains critères, faire l'objet de mesures de protection, disposer d'une faune et d'une flore intéressantes, elle possède également un espace naturel remarquable. Elle est connue sur le plan régional et international. Elle est emblématique pour la population locale et possède un potentiel économique important.

Roses, petite ville de dix-neuf mille cinq cents habitants résidant à l'année, apporte à la population par son dynamisme, beaucoup de bien-être en offrant des manifestations festives qui commencent l'hiver avec son défilé des rois mages le six janvier,

jour de L'Épiphanie et son carnaval dans le courant du mois de février qui annonce l'arrivée du printemps avec le fleurissement des mimosas dont le jaune éclate au soleil omniprésent pratiquement toute l'année.

Magnifique région dont le climat méditerranéen avec ses hivers doux, ses étés très chauds et ses agréables arrière-saisons font que la vie se joue dehors, surtout pour les retraités pouvant se consacrer aux randonnées pédestres, à la natation, aux différents sports, nautiques et autres, ainsi qu'à la pêche sans oublier la pétanque.

Une fois leur décision prise de s'installer à Roses, ils vendirent la maison d'Enghien. Pierre, très prévoyant, sachant que la crise financière de 2008 se précisait, avait retiré à temps ses capitaux mis sur différents placements bancaires. Leur argent économisé, leur permit d'acquérir une magnifique villa sur les hauteurs de la colline Puig Rom ainsi qu'un bateau à moteur de sept mètres, leur donnant la possibilité de jeter l'ancre dans les criques et s'adonner au plaisir de la pêche. Une fois leur installation effectuée, il leur restait suffisamment d'argent pour couler de beaux jours sous le soleil espagnol.

La crise financière mondiale de 2008 était arrivée par un manque de liquidités des États et des entreprises entraînant une crise de solvabilité où les banquiers et les investisseurs perdirent confiance

dans certaines entreprises. Cela provoqua une chute des marchés boursiers, la diminution des crédits, l'arrêt des investissements et une baisse importante des transactions immobilières. Par leurs erreurs de gestion, les banques françaises furent conduites à une imposante restructuration avec l'aide financière de l'État.

Pierre et Irène profitèrent de ce remaniement pour décider de prendre leur retraite et partir en ayant un compte en banque bien garni.

Le matin, Pierre se levait de bonne heure, il se mettait sur la terrasse un peu avant que la sirène du port retentisse à sept heures, annonçant le départ en mer des bateaux de pêche professionnels. C'était un rituel avec sa Reine, elle arrivait juste pour le départ des pêcheurs et déposait sur la table un plateau garni de bon café fumant et de tartines beurrées recouvertes de confiture maison. Ils regardaient ensemble le défilé des bateaux, longeant la baie, la crique de Canyelles et partir au large après le cap de Falconéra pour disparaître de leur champ de vision en pleine mer.

– Que le métier de pêcheur est dur ! dit Reine à son mari ! Difficiles pour les épouses de les voir partir, elles doivent prier tous les jours afin que la mer ne leur prenne pas leurs fils ou leurs maris. Combien de marins ne sont jamais rentrés au port ?

– Oui, tu as raison ma douce, ils sont très méritants. La société ne les met pas suffisamment à l'honneur. Nous devons prendre conscience de la difficulté rencontrée par nos pêcheurs, c'est qu'aujourd'hui la faune marine disparaît de plus en plus.

– Sais-tu ma chérie, que les chalutiers que tu vois partir et qui sont enregistrés dans la région ont le droit de pêcher à partir d'une profondeur de cinquante mètres ? Il faut savoir que les profondeurs de la mer sont exactement mesurées sur des cartes maritimes et dans des programmes informatisés. Les organismes de contrôle savent exactement, quelque que soit l'endroit de la mer, si le chalutier pêche dans une zone légale ou illégale. Les bateaux en mer doivent respecter une distance de trois miles maritimes. Un mile maritime c'est l'unité de distance utilisée en mer.

– Cela représente quoi en mètres ?

– Un mile marin correspond à mille huit cent cinquante-deux mètres. Et c'est la même chose pour nous qui sommes des amateurs, que nous pêchions à la traîne, à la ligne, à la palangre, au filet ou à la palangrotte, on est surveillé, heureusement.

En fin de journée, la sirène du Port retentit à seize heures dix annonçant le retour des bateaux de pêche. Là, on peut les voir revenir suivis par les goélands volant autour en espérant récupérer, des poissons vidés et nettoyés, les entrailles jetées à la mer.

Une fois le petit-déjeuner avalé, Pierre et Reine restaient assis blottis l'un contre l'autre, ils observaient et admiraient le paysage idyllique qui s'offrait à eux.

La baie de Roses, Rosas en Français, forme un cercle parfait en offrant plus de quarante-cinq kilomètres de plage, quinze kilomètres de calanques et cinquante kilomètres de canaux navigables.

Le soleil commençait à illuminer d'une lumière extraordinaire toute la baie, éclaboussant progressivement les communes d'Empuriabrava, la Venise des temps modernes, Sant Pere Pescador, la Escala, puis plus au Sud à la pointe du massif de Montgri les Iles Mendès, qui, classées réserve maritime, sont devenues La Mecque de la plongée sous-marine avec une importante diversité de la faune marine. Un spectacle dont ne se lassaient pas Pierre et Irène. Le peintre Dali y trouvait d'ailleurs l'inspiration pour peindre ses toiles. Depuis la terrasse, ils voyaient également en face à quelques miles du Château de La Trinité, le fort de Roses, les petits bateaux des plaisanciers qui pêchaient au milieu de la baie. Certains jours, ils étaient plus de quarante à essayer de pêcher un maximum de saurels, de maquereaux, de dorades, de pageots, de loups et tant d'autres espèces.

Au minimum, une fois par semaine, dès sept heures trente, les bateaux de pêches partis en mer, Pierre et Irène prenaient leur embarcation et allaient

eux aussi à la pêche. Dès qu'ils avaient quelques prises, juste pour le repas de midi, ils s'arrêtaient de pêcher et partaient se baigner dans une crique quand la température de l'eau le permettait. Parfois, ils se dirigeaient en direction du cap de Norfeu et là, non loin de ce cap, Irène tapotait l'eau de sa main et se mettait à siffler.

Il arrivait souvent que des dauphins viennent tourner autour du bateau.

– Ma Reine, on dirait que tu connais le langage des dauphins, ton sifflet les attire, je t'assure !

– Ils ont le droit de tomber amoureux d'une sirène ! Ils se mirent à rire de bon cœur.

– Il est vrai que tu es très belle, avec tes cheveux qui ondulent, tes yeux magnifiques et ton corps de rêve, Irène, Reine, Sirène, tu as raison ! Lui répondit Pierre en lui donnant un baiser.

Très souvent, elle leur lançait les poissons qu'ils pêchaient, oubliant le repas de midi, ce qui leur importait peu. Pierre prenait des photos de ces instants magiques et privilégiés avec leurs amis dauphins qui les reconnaissaient au signal que leur envoyait Irène.

Après leur repas terminé, les dauphins en sautant autour du bateau leur offraient en guise de remerciements, un ballet majestueux comme pour leur dire au revoir, puis ils repartaient aussitôt pour prendre le large mais surtout pour éviter le danger

quand ils rencontraient les bateaux naviguant en direction de Cadaques à vive allure.

Pierre s'indignait et disait à sa Reine de faire le triste constat que les gens ne prêtent aucune attention et surtout ne prennent aucun soin de préserver ce que la nature nous apporte de plus beau. Ce qui l'agaçait le plus, c'était les scooters des mers qui, ne respectant aucune règle maritime, passaient comme des fous au plus près des bateaux en les faisant tanguer ainsi que les plaisanciers arborant le pavillon belge dont le pilote n'avait pas besoin de permis bateau.

Furieux aussi, de constater que certains individus se disant pêcheurs, se vantaient de ramener plus de quatre-vingts maquereaux dans la matinée, pour en faire quoi ? Les vendre, il est interdit de pratiquer la vente sauvage. Les offrir, à qui et autant de poissons ? Ou en faire de la bouillie pour appâter le lendemain ? Souvent, ce sont les mêmes qui ramènent des petits poissons au lieu de les rejeter à la mer. Plus tard, ils se plaindront quand ils constateront que leurs pêches ne sont plus miraculeuses dans notre belle et magnifique baie.

Ils s'étaient bien adaptés à leur nouvelle vie de retraités. Ils portaient à pied, descendaient la colline pour sillonner les rues de Roses, faire connaissance avec les commerçants. Ils attachaient beaucoup d'importance à les faire travailler, une bonne fa-

çon également de s'intégrer dans la vie sociale. Le centre-ville, leur apportait tout ce dont ils avaient besoin. En discutant pendant leurs promenades, ils apprirent qu'une amicale de français existait, alors ils s'abonnèrent sans tarder. Ensuite sur un rythme souhaité, ils pouvaient pratiquer beaucoup d'activités, l'aquagym à la piscine municipale, le bowling, les randonnées, le scrabble, le jeu de cartes comme le tarot, la belote ou le bridge, la pétanque, les voyages ainsi que la marche aquatique et toujours ensemble.

Souvent en fin de journée, on les voyait main dans la main se promener sur les quatre kilomètres du passage maritime allant du port jusqu'à la passe de Santa Margarida, front de mer sécurisé, longeant la plage au pied des hôtels. Ils buvaient une sangria en regardant les couchers de soleil qui émerveillaient de nombreux touristes prenant des clichés en souvenir de leur passage en Espagne.

En fin de semaine, ils retrouvaient des amis à la terrasse de l'hôtel Monte Carlo où ils pouvaient danser de vingt et une heures à minuit. Le musicien savait mettre l'ambiance avec non seulement des danses de salon mais aussi beaucoup de danses latines accompagnant celles-ci au saxophone.

Pierre très amoureux, aimait ces moments où il serrait sa Reine dans ses bras et parfois il susurrail à son oreille pour lui indiquer les hommes seuls

connus pour faire la conquête de nouvelles femmes célibataires fraîchement arrivées en vacances à Roses. Pierre les surnommait les vieux beaux qui attendent comme des prédateurs l'arrivée de leurs proies. Dès que l'un de ces vieux beaux en apercevait une, il l'accostait en l'invitant à danser et ne la lâchait plus de la soirée espérant conclure, comme il disait.

Un jour pendant une partie de boules, Pierre avait surpris la conversation de l'un d'eux, justement celui qui se glorifiait d'avoir pêché énormément de maquereaux dans la matinée, considérait que le soir il allait aussi à la pêche mais à la morue au Monte Carlo. Ensuite, Il se vantait auprès de ses amis d'avoir eu autant de conquêtes durant l'été que le nombre de jours que comptaient ces trois mois. Ne serait-ce pas plutôt le péché d'un maquereau ?

Cela faisait dix ans qu'ils étaient à la retraite et tout se passait au mieux jusqu'au jour où Irène fit un malaise en revenant d'une promenade.

— Que se passe-t-il ma chérie ? D'habitude, nous avons le même pas cadencé et là, aujourd'hui, je te sens flemmarde !

— Non, mais il est vrai que je ne me sens pas très bien !

Pierre n'eut pas le temps de lui proposer de se reposer quelques instants en s'asseyant sur un banc, que sa chère Reine fut prise d'un vertige. Elle s'ef-

fondra sur le sol. Aussitôt Pierre appela les secours qui arrivèrent très rapidement, mais malheureusement trop tard, son cœur avait cessé de battre. Irène venait de le quitter pour toujours, son visage tourné vers la colline empourprée par le soleil couchant.

En présence de la police, le médecin légiste rédigea le certificat de décès. Le corps d'Irène fut recouvert d'un drap blanc en attendant que la voiture des pompes funèbres arrive pour emporter le corps au funérarium de Figueres.

Il supporta mal la séparation avec celle qui avait partagé quarante et un ans sa vie et se retrouver seul lui était insupportable. Ses enfants Sébastien et Florence l'assistaient du mieux qu'ils le pouvaient en venant régulièrement à tour de rôle pour ne pas désorienter et perturber sa vie monacale. Ses amis pêcheurs ou de l'amicale essayaient de lui remonter le moral, certains l'invitaient à venir prendre un repas dans un petit restaurant de la ville ou chez eux, d'autres lui rendaient une visite éclair, respectant son chagrin en se montrant le plus discrets possible. Mais rien n'y faisait, il ne quittait plus sa maison car les cendres de sa Reine reposaient dans l'urne sur un petit meuble dans le salon. Tous les jours, il y déposait une fleur ou bien un joli poème, il lui parlait et souvent, il lui faisait le reproche de l'avoir quitté si rapidement mais aussitôt, il se repentait et lui demandait le pardon. Tous les jours, il lui disait

son amour. Rongé par le chagrin, il cessa toute vie active, il restait enfermé chez lui en regardant en permanence la mer. Le soir, il ne pouvait pas se coucher dans le lit conjugal et dormait sur le canapé. Comme il ne supportait plus de voir leur bateau, il le vendit et le jour où l'acquéreur vint le chercher il se trouva soulagé. Trop de souvenirs lui revenaient en tête, leurs parties de pêches, leurs baignades, leur complicité avec les dauphins, Il fallait en finir... Plus les jours passaient, moins l'envie de vivre sa vie sans sa Reine se faisait ressentir, il n'existait plus.

Cela faisait six mois qu'Irène était décédée quand Pascale et Thierry vinrent le trouver et insistèrent pour qu'il participe le lendemain à la marche aquatique.

Ce matin du vendredi 26 avril 2019, ils étaient venus le chercher et l'avaient emmené devant le bar-restaurant Las Palmeras, à Santa Margarida, lieu de rassemblement des marcheurs qui pouvaient se changer et laisser leurs affaires en toute sécurité.

Pierre sentit une main se poser sur son épaule, ce qui le fit sortir de ses pensées.

– Bonjour mon cher Pierrot ! Je suis heureux que tu sois au rendez-vous ! Debout, il est l'heure de se mettre à l'eau !

– Tu apprécieras car elle est bonne ! Elle est le bienfait du corps et cela nous fera du bien à tous, dit Pascale lui donnant la main pour l'aider à se relever.

Elle constata qu'il avait pleuré car il fuyait son regard. Il tourna le dos à la mer et se dirigea vers la promenade maritime.

– Je n'ai pas envie de marcher dans l'eau. Je vais me changer et rentrer tranquillement chez moi. Merci quand même, Pascale, tu es très gentille.

À ce moment-là, Bernard revint près d'eux, vêtu d'une fine combinaison néoprène à manches courtes arrivant à mi-cuisses et chaussons en néoprène aux pieds. Il le prit par le bras et le fit se retourner pour qu'il entre avec lui dans l'eau.

– Pierre ! Fais un effort, tu n'es pas seul. Nous, tes amis, sommes désolés de te voir si triste, la vie continue, ce qui ne t'empêchera pas de penser à Irène, à nous aussi elle nous manque ! Tu dois sortir de ta mélancolie et de ton isolement, ton chagrin ne la fera pas revenir. Je suis sûr qu'elle te regarde de là-haut et qu'elle te dit : bouge-toi !

– Si tu ne fais pas cela pour toi, fais-le pour elle ! Elle qui était une battante, toujours la première à se mettre à l'eau, elle n'accepterait pas que tu renonces à cette marche aquatique, insista Bernard en ne lui lâchant pas le bras.

Ils entrèrent ainsi dans la mer, l'eau parut fraîche au début, les marcheurs se taquinèrent un peu avant que Christian, le coach, se retourne face au groupe pour donner ses conseils. Lorsqu'ils se mirent en marche, il s'inquiéta de savoir si tout allait bien pour eux.

– Pas de maux de tête, pas de poitrine oppressée ? Alors, c'est bien, on y va gentiment.

De l'eau jusqu'à la ceinture, ils se mirent à avancer doucement en longeant la plage. Après quelques dizaines de mètres, les corps s'étaient réchauffés grâce à la combinaison et à l'effort. La vingtaine de participants avançait de front, les plus aguerris devant et les autres un peu moins sportifs suivaient plus facilement dans le sillage des premiers qui les encourageaient.

– On attaque avec le talon, on déroule jusqu'à la pointe du pied et on avance le corps. On s'aide avec les bras alternativement. Prenez votre rythme et gardez le si possible en respirant bien profondément. Chaque pas permet de vous faire masser naturellement par la mer.

La marche aquatique est un mélange de marche et d'aquagym qui procure à l'organisme un formidable moment de bien-être, expliqua Christian le meneur du groupe. Au bout de trois cents mètres de parcours, il annonça aux marcheurs.

– Maintenant que vous êtes chauds, on va accélérer un peu la cadence ! On allonge le pas pour gagner en vitesse, on plonge les mains dans l'eau pour offrir plus de résistance, faites comme si vous marchiez au pas, chacun à son rythme, bien sûr ! Quand on arrivera devant l'hôtel Monterrey, on se mettra en ligne, le premier mènera l'allure pendant

trente secondes, puis laissera la place au second et passera en dernière position et ainsi de suite jusqu'à ce que l'on arrive en face de l'hôtel Monte Carlo.

– Quand est-ce que l'on fait une pause ? demanda Jacqueline, nouvellement arrivée dans le groupe.

– Bientôt Jacqueline, nous y serons dans quelques instants. Sur la plage, devant le Monte Carlo, nous ferons quelques exercices d'assouplissements, d'étirements et des mouvements de relaxation avant de retourner à Las Palmeras.

Tout en menant le groupe, Christian expliquait aux nouveaux les bienfaits de la marche aquatique. Contrairement à la marche sur terre, il n'y a pas de contrainte grâce à la résistance de l'eau, pour le travail sur l'ensemble du corps et aucun choc au niveau des articulations tout en bénéficiant d'un massage. L'eau salée plus dense que l'eau douce apporte la sensation d'être en apesanteur. C'est bénéfique pour la circulation sanguine et idéale pour les jambes lourdes et en général pour la santé, tout simplement en purifiant, rafraîchissant, soignant et restaurant notre corps. Une véritable cure de jouvence.

La file indienne de la vingtaine de marcheurs se mouvait dans l'eau comme en un joli ruban noir et gris, ils étaient presque arrivés devant l'hôtel Monte Carlo quand Brigitte aperçut en regardant du côté de la ligne d'horizon, quelques vagues qui pouvaient

sans doute provenir du bateau qui venait de passer au large et trop près des bouées délimitant la zone de nage, elle regarda ces vagues qui s'approchaient étrangement d'eux.

Mais quand elle vit des ailerons qui pointaient au-dessus des vagues, elle se demanda d'abord si elle y voyait bien, elle s'affola et se mit à crier en remontant sur le sable, en quittant le groupe.

– Des requins ! Des requins, sortez vite de l'eau !

Christian regarda à son tour les ailerons effleurant la surface de l'eau et se rapprocha du groupe qui surprit par les cris de Brigitte commençait à paniquer. Il essaya de calmer les marcheurs affolés qui déjà, ne l'écoutant plus, sortaient de l'eau tétanisés, prenant comme Brigitte la direction de la plage.

– Du calme ! Ce sont des dauphins !

– Pas du tout ! D'abord ils ne s'approchent pas en groupe aussi près de la plage et puis on voit une grande masse noire en surface. Ce doit être un gros requin avide de chair fraîche. Sors de l'eau et vite, lui lança Bernard qui atteignait la rive.

Alors que Christian regagnait les autres sur la berge, Pascale vit que Pierre était resté seul dans l'eau. Il n'avait pas bougé et regardait tranquillement les requins qui n'étaient plus qu'à une dizaine de mètres de lui.

Malgré les appels de ses collègues afin qu'il les rejoigne, il ne répondit pas. Il écarta les bras, les

mains ouvertes dans l'eau, le corps tendu, résolu à se faire attaquer.

C'est mon destin, je vais te rejoindre mon amour, ma Reine. Nous allons nous retrouver enfin ! Tu me manques tant, se dit-il en regardant les ailerons s'approcher.

Il sentit contre ses jambes les nageoires de ses prédateurs qui le touchaient. Ils tournaient doucement autour de lui. L'attaque devrait être imminente. Pierre avait fermé les yeux depuis quelques instants. Il était prêt à mourir, puisqu'il offrait son corps et sa vie aux requins. Il pensa que ce serait le plus gros, le plus imposant parmi les autres, celui qui était tout noir, qui attaquerait le premier. Soudain, il eut un doute, les requins l'auraient sans doute déjà attaqué.

Il ouvrit les yeux et observa bien cette masse noire qui arrivait devant lui, luisante comme du plastique. Il comprit que ce n'était pas un requin mais un grand emballage en plastique noir.

Il reconnut les ailerons des cétacés et surtout celui qui arrivait le premier quand sa Reine sifflait pour les appeler, c'était leurs amis les dauphins. Il y en avait une dizaine.

Mais que venaient-ils faire là, à s'approcher si près du bord ?

À peine s'était-il posé cette question, qu'il sentit dans sa main ouverte la bouche d'un dauphin qui le

tapotait comme pour lui faire comprendre qu'il devait prendre ce qu'il lui déposait, un bout de corde. Il ferma sa main et machinalement tira sur le lien. Cette grosse masse noire vint à lui. Les dauphins l'aiderent à coups de rostre à pousser l'emballage plastique.

Christian, Bernard et Laurent, complètement ahuris par la scène qui venait de se dérouler sous leurs yeux, vinrent aider Pierre à ramener ce gros sac noir sur la berge.

Quelques instants après, les dauphins regagnèrent le large dans un ballet majestueux et celui qui avait mis la corde dans la main de Pierre fit un double saut dans l'eau, comme s'il était content d'avoir accompli sa mission.

Pierre pensa qu'il n'était pas anodin que ces dauphins viennent à lui, ils agissaient comme s'il était leur ami. Une vague d'émotion l'envahit car sa Reine lui envoyait sans doute un message, elle qui connaissait si bien ses amis, il leva la tête et regarda le ciel pour la remercier. Désormais, il savait qu'il n'était plus seul.

Il était dix heures et demie. Il y avait beaucoup de monde sur le passage maritime, certains marchaient, les sportifs couraient, d'autres circulaient à vélo mais tous s'étaient arrêtés pour voir les dauphins mais aussi pour assister à cette scène sur la plage. Certains badauds avec leurs portables filmaient.

Les touristes qui prenaient leur petit-déjeuner en terrasse des hôtels s'étaient rassemblés pour venir voir ce qu'il se passait.

Un petit chien flairant quelque chose d'anormal se mit à aboyer en tirant sur sa laisse. Il voulait que son maître le conduise sur la plage. Certains badauds commentaient la scène entre eux. Ils se retournèrent en chuchotant des réflexions à l'égard de cette personne afin de faire taire son chien ! Son maître le prit dans ses bras pour le rassurer, les oreilles dressées, le petit chien participa lui aussi à cette étrange découverte.

Pendant ce temps, Christian, Bernard, Laurent et Pierre avaient du mal à tirer la grosse masse noire sur le sable. L'emballage d'environ deux mètres de long pesait énormément. Un cordage, sans doute venant d'une amarre, liait l'ensemble et le bout de cette corde était rongé.

– Ça a la forme d'un corps humain dans ce plastique. On ne devrait pas y toucher, dit Christian.

– Tu as raison ! Viens, on va rapidement au Monte Carlo pour téléphoner à la police, lui conseilla Bernard.

Alors que tous les deux se dirigeaient vers l'hôtel face à la scène, les autres collègues s'étaient agglutinés près du colis. Déjà, des curieux arrivaient par la plage et par la promenade maritime.

Pierre était resté à genoux devant cette masse noire. Il tendit ses mains et trouva une pliure en

haut du plastique. Il tira fortement sur celle-ci et la tête d'un homme apparut.

Tout le monde fit un pas en arrière en voyant la tête du cadavre, les yeux et la bouche étaient cousus.

– Quelle horreur ! Mon Dieu ce n'est pas possible ! Qui est-ce ? Tous les curieux y allaient de leurs réflexions.

C'est à ce moment-là, qu'une femme arrivant de l'hôtel d'en face se mit à crier en se laissant tomber près du corps et posa ses mains sur la tête du cadavre.

2

Jeudi 28 février 2019

Manuela regarda l'heure. Seize heures !

Elle ressentit une grande fatigue car elle n'avait pas l'habitude de conduire sur de grandes distances mais elle jouissait d'un certain bonheur de n'être qu'à une dizaine de kilomètres de Roses. Elle s'était levée à cinq heures du matin pour quitter Madrid.

La veille, une fois le camion de déménagement chargé de cartons et des quelques meubles qu'elle possédait, Manuela avait fait le plein de carburant de sa voiture pour effectuer les sept cent quarante kilomètres qui la séparaient de Roses.

Les déménageurs n'arriveraient que le vendredi. En attendant, elle avait réservé une chambre pour une nuit à l'hôtel Monte Carlo. Elle s'en voulait maintenant du choix de cet hôtel car tout le long du trajet les souvenirs lui revenaient en tête.

En 1974, Manuela naquit à Guadalajara, la cinquième fille de la famille Toleda. Elle fit ses

études de journalisme à Madrid. Après l'obtention de ses diplômes et aussi grâce à son charisme et à sa beauté, car elle était très belle, une chevelure épaisse et soyeuse châtain clair, un visage radieux, les yeux verts ourlés de longs cils noirs, elle fut embauchée au journal El PAÍS. Ce journal fondé en 1976, six mois après la mort de Franco, est le périodique le plus lu. En 2013, il connut un tel succès que deux nouvelles éditions parurent ; El País Brazil, en portugais, pour le lectorat brésilien et El País América pour les lecteurs américains. Actuellement, il est dirigé par une femme Soledad Gallego-Díaz.

Manuela venait d'avoir vingt-cinq ans quand on lui confia la rubrique sur les actualités sociétales, elle était devenue journaliste attitrée.

Pour fêter sa promotion, elle invita quelques amies, à passer le réveillon de fin d'année à Roses. Elle fit la réservation pour quatre jours à l'hôtel Monte Carlo qui avait des prestations supplémentaires pour les fêtes de fin d'année.

L'an 2000, le nouveau millénaire annonçait des fêtes mémorables dans le monde entier.

Et elles le furent !

Le soir de leur arrivée, elles se défoulèrent sur la piste de danse et furent aussitôt remarquées par de beaux jeunes hommes qui les invitèrent à se joindre à leur table.

Parmi eux, âgé d'une trentaine d'années, le plus séduisant tenait compagnie à Manuela. Il était fort beau, les cheveux noirs gominés, les yeux sombres et perçants, le teint encore hâlé par le soleil d'été, un bel hidalgo au corps d'athlète. Avenant, poli et très sympathique, Manuela n'était pas insensible à son physique, à son charme et à sa gentillesse. Il dégagait de cet homme un certain charisme qui le faisait se démarquer de son groupe d'amis. Manuela était ravie et fière que le plus bel homme de l'assistance soit à ses côtés.

Ils passèrent la soirée ensemble, à danser, à parler et à rire de tout et de rien dans l'ambiance de cette fin d'année.

– Permettez-moi de me présenter ! Je m'appelle Alejandro, Alejandro Saverdera. Je suis né ici, à Roses. J'ai trente ans et je suis agent immobilier. Et vous, demanda-t-il ?

– Manuela, Manuela Toleda. Mon père adorait et chantait souvent la chanson Manuela de Julio Iglesias qui est sortie deux mois avant ma naissance en 1974 et il a choisi ce prénom qui ne me déplaît pas, je dois le dire. Actuellement, j'ai vingt-cinq ans et je suis journaliste pour le journal El País à Madrid.

– Madrid ! Ce n'est pas vrai ! Mon souhait serait de devenir agent immobilier à Madrid car là-bas ça construit partout et l'immobilier monte en flèche.

Tu vis seule à Madrid ? Pardon, puis-je employer le tutoiement ?

– Oui ! Et pourquoi cette question de savoir si j’habite là-bas ? Et toi, tu ne dois pas être seul à Roses. Bel homme comme tu es, tu ne dois certainement plus compter les conquêtes ! N’est-ce pas ? questionna Manuela afin de savoir ce qu’il en était.

– C’est vrai ! Je le reconnais, j’ai eu pas mal de femmes dans ma vie. La dernière en date, je l’ai connue il y a six mois de cela, l’été dernier précisément, nous avons décidé de nous marier. Mais je ne la trouvais pas franchement heureuse, quelque chose ne collait pas chez elle. Pour cause, un mois avant les noces, elle m’annonça qu’elle me quittait, dit Alejandro avec des trémolos dans la voix.

– Ah bon ! Et que lui avais-tu fait pour qu’elle prenne la décision de rompre ?

– Rien justement ! Elle m’a reproché de ne pas pouvoir lui apporter le train de vie qu’elle espérait. Un soir, nous avons invité à dîner mon patron, coureur de jupons invétéré, et il n’arrêtait pas de la draguer. Sachant qu’il avait une bonne situation financière, elle a jeté son dévolu sur lui. Avant la fin de la soirée, pendant que j’ouvrais une bouteille à la cuisine, elle a réussi à obtenir son numéro de téléphone, je l’ai vu à mon retour à table enfouir la carte de visite dans son décolleté provocateur. Il a cédé facilement à son charme et ils sont en couple

depuis. Grosse déception pour moi car je l'aimais, il me faut l'avouer, je suis naïf !

– Ah bon ! Elle est vénale cette fille ! Heureusement que vous avez rompu avant le mariage ! Et comment as-tu réagi ?

– Sincèrement j'ai eu très mal, le mariage annulé, d'autant que j'imaginais, en bon sentimental que je suis, construire ma vie avec elle. En plus, je dois supporter de la voir faire son numéro de femme amoureuse auprès de mon patron. C'est aussi la raison pour laquelle, je ne peux plus supporter cette situation, j'ai donc pris la décision de quitter l'agence immobilière à Roses et de m'éloigner le plus loin possible !

– Ah ! Je comprends mieux maintenant pourquoi tu veux partir à Madrid, insinua Manuela. Je pense que je ferais la même chose ! Bien que partir, n'efface pas les problèmes ni le chagrin, mais souvent ça aide à vivre autre chose, prendre un nouveau départ est important.

– Tout à fait ! Tu pourrais m'aider à m'installer à Madrid afin que je recommence une nouvelle vie ?

– Pourquoi pas !

Ils passèrent les quatre jours ensemble. Alejandro lui avait fait visiter la Costa Brava et l'avait invitée dans les meilleurs restaurants de la région. Mais à aucun moment, malgré l'attirance qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre, ils ne firent l'amour. À chaque rencontre, ils s'enlaçaient et s'embrassaient

longuement, sans qu'Alejandro le lui propose et pourtant, il avait allumé le feu en elle, elle souhaitait se donner à lui, l'aimer avec fougue et passion.

Lors de leurs conversations, Alejandro questionnait Manuela sur sa vie à Madrid, son mode de vie, sur son habitat et son installation.

Elle lui répondait que grâce à la sécurité de son emploi et à son salaire, elle avait pu obtenir un prêt à long terme avec un taux variable qui lui permit d'acquérir un petit appartement en périphérie de Madrid.

Alejandro avait bien compris et enregistré les réponses de sa nouvelle amie. Ils avaient échangé leur numéro de téléphone et leur adresse et ils s'étaient quittés ainsi.

Le vendredi suivant, vers vingt heures, Manuela rentra chez elle épuisée après une dure journée de travail. Elle ne pensait qu'au bain parfumé aux huiles essentielles qu'elle allait prendre pour se détendre. Elle mit sa voiture au parking et gravit les deux étages de l'immeuble.

Elle entendit quelqu'un qui montait les escaliers en même temps qu'elle mais ne se retourna pas.

Arrivée à la porte de son appartement, une voix l'interpella.

– Manuela ! Attends-moi !

Elle connaissait cette voix, elle se retourna et sa surprise fut grande en apercevant Alejandro.

– Alejandro ! Qu'est-ce que tu fais là, tu m'as suivie ?

– Bien sûr que non ! C'est juste une coïncidence, je pensais que tu étais chez toi. Je voulais simplement t'annoncer que j'ai rendez-vous lundi avec le directeur d'une agence immobilière à Madrid. Je me suis dit que l'on pourrait passer le week-end ensemble, répondit-il en tenant son sac à main pendant qu'elle déverrouillait la porte de son appartement.

– Tu es descendu à quel hôtel ? demanda Manuela.

– Je viens à peine d'arriver. Je n'ai pas eu le temps de chercher une chambre. Si tu pouvais me loger pour ce soir, tu me dépannerais bien. Demain, j'aurai le temps de trouver un gîte, dit Alejandro en posant sa valise à l'entrée de l'appartement.

Manuela prit le temps de ranger ses affaires, de passer à la salle de bains et de se changer. Elle enfila un pull noir sur un jean délavé qu'il la seyait à la perfection et para ses oreilles de grandes créoles en or, mit autour de son poignet plusieurs bracelets de perles. Elle chercha dans le meuble à chaussures ses escarpins noirs qu'elle enfila, elle était prête à repartir.

Alejandro l'attendait patiemment au salon, quand il la vit arriver près de lui, il s'excusa de la déranger et voulut partir. Elle le retint par le bras et lui déposa un baiser sur les lèvres. Après de longues étreintes amoureuses, ils prirent une coupe de cava

bien frappée, accompagné d'olives fourrées aux anchois. Pour marquer leurs retrouvailles, ils décidèrent de sortir dîner en ville. À leur retour, la nuit fut remplie d'amour, de tendresse et de promesses.

Dès lors, ils habitèrent ensemble. Alejandro, en moins d'une semaine, fut recruté par une agence immobilière pour un poste d'agent indépendant.

Depuis quatre ans, Aznar, le chef du gouvernement espagnol avait libéralisé la loi du sol. Tout terrain devenait constructible. Les promoteurs lancèrent d'énormes projets et les banques faisaient des prêts immobiliers sur une durée de cinquante ans mais à des taux variables, très faibles dès les cinq premières années mais les emprunteurs se retrouvaient avec des mensualités augmentées exagérément les années suivantes. Il fut construit plus de cinq cent mille logements par an alors que la demande n'était que de trois cent mille. Mais les promoteurs en profitèrent et surtout les agences immobilières, avant qu'éclate la bulle immobilière en 2008.

Ce lundi trois avril deux mille, Manuela était assise dans le salon et se tenait la tête entre les mains. Elle se sentait désemparée devant cette grossesse inattendue. Comment dire à ses parents très catholiques qu'elle attendait un bébé sans être mariée. Son père n'accepterait jamais cette situation et la bannirait à tout jamais.

Alejandro arriva à pas feutrés et la trouva en larmes. Il s'agenouilla devant elle et posa ses mains sur ses genoux.

– Qu'as-tu mon amour ? Pourquoi pleures-tu ainsi ? Quelque chose de grave ?

– Non mon chéri ! Je suis tout simplement enceinte !

– C'est magnifique ! Tu pleures d'émotion ! Je vais être papa du plus joli bébé du monde ! Tu ne peux t'imaginer à quel point je suis heureux ! J'aimerais que ce soit une jolie petite fille qui ressemblera à sa maman. Je suis le plus heureux des hommes ! Allez, lève-toi, sèche tes beaux yeux avec ce mouchoir, nous allons fêter cet heureux événement ! dit joyeusement Alejandro, le cœur battant d'émotion. Il la prit dans ses bras, en la faisant tourbillonner.

– Repose-moi chéri ! Tu ne comprends pas, nous ne sommes pas mariés et ma famille va m'en vouloir le restant de mes jours.

– Qu'à cela ne tienne ! Les boutiques ne sont pas fermées à cette heure-ci, on va acheter des alliances et on se marie au plus tôt. J'ai hâte que tu sois ma femme, Manuela Saverdera Toledo.

En fin de semaine, ils allèrent à Guadalajara et Alejandro demanda officiellement la main de Manuela à son père qui fut enchanté que sa fille ait trouvé un aussi bel homme avec une belle situation.

Alejandro, en bon négociateur, avait su se faire accepter par tous les membres de sa nouvelle famille.

Manuela était aux anges, son compagnon faisait déjà partie de la famille.

– Maintenant, à ton tour, il faudrait que l'on aille à Roses pour que tu me présentes à tes parents et définir avec eux les modalités du mariage, demanda Manuela en se collant à lui.

Il fut tellement surpris qu'il s'écarta un peu de sa future épouse et réfléchit quelques secondes avant de répondre.

– Je n'osais pas te le dire mais je n'ai pas de parents. Je suis orphelin, j'ai grandi dans un foyer à Figueres. La raison pour laquelle je ne t'en ai pas parlé est que j'aimerais effacer cette période de ma vie. Oublions le passé, il est derrière nous, une seule chose compte aujourd'hui c'est le présent et l'avenir avec toi. Il prit un air suppliant, avec son regard de braise qui rendit sa bien aimée encore plus amoureuse.

– Pas de famille ! C'est triste, mon amour ! Mais alors qui vas-tu inviter à notre mariage ?

– Tu sais à Roses, je ne pensais qu'au travail. Je n'ai pas beaucoup d'amis. Il n'y aura que Paco qui accepte d'être mon témoin.

– Une seule personne, c'est tout ? Et qui est ce Paco ? demanda Manuela avec un regard plein de tristesse et de compassion.

– Le seul ami que j'ai ! On a connu l'assistance publique ensemble. C'est un bon gars, tu verras ! répondit Alejandro en l'enlaçant tendrement et lui donna un baiser sur le front.

Après quelques étreintes, ils retournèrent auprès des parents de Manuela et discutèrent des préparatifs du mariage et arrêtaient la date pour la fin du mois. Manuela avait fait part de sa grossesse à sa mère qui lui répondit que ce ne serait pas la première fois qu'un bébé naîtrait six mois après le mariage. Mais il valait mieux faire au plus tôt afin d'éviter les commérages.

Le jour des noces se passa à Guadalajara. Ce fut une journée magnifique, toute la famille de Manuela était présente, et du côté d'Alejandro seul Paco Masarac était venu, il avait offert en cadeau aux jeunes mariés une magnifique ménagère en argent ciselé portant leurs initiales.

La grosse et belle voiture de Paco fut décorée de rubans et à chaque portière un petit bouquet de fleurs naturelles blanches et roses rappelait le voile de la mariée.

Paco était un grand et fort bel homme, très musclé, sous son costume bien taillé, on devinait ses pectoraux imposants, ses deux mains très larges étaient recouvertes d'un duvet noir. Une véritable poigne de fer et son visage recouvert d'une barbe noire de trois jours, très bien taillée faisaient qu'il

en imposait. Dans n'importe quelle situation, on devait se sentir en sécurité avec lui. L'air un peu renfermé, il parlait peu.

Manuela, pendant la soirée, vint s'asseoir près de lui.

– Paco ! Je vous remercie d'être venu et pour le magnifique cadeau que vous nous avez offert.

– Ce n'est rien ! Normal pour mon ami, répondit-il un peu sèchement.

Manuela fut surprise du ton de son interlocuteur mais elle le connaissait que depuis quelques heures. Elle se permit de lui poser quelques questions.

– Que faites-vous dans la vie active ?

– Je travaille. Je suis dans les affaires à Empuriabrava.

– Dans l'immobilier comme Alejandro ?

– Non dans un autre business.

Cette réponse évasive, sans dire ce qu'il exerçait exactement comme métier fit que Manuela n'osa pas insister mais continua à l'interroger.

– Quelles sont vos relations avec Alejandro.

– Bonnes ! Même très bonnes ! Il a toujours été mon ami, presque comme mon frère et cela depuis l'enfance. Excusez-moi, il faut que je parte ! On m'attend demain matin à Empuriabrava, déclara subitement Paco en se levant.

Il se dirigea vers Alejandro et tous les deux sortirent de la salle et discutèrent quelques instants

devant la voiture de Paco, il en profita pour retirer les tulles et les bouquets de fleurs qui recouvraient le véhicule. Après quelques mots échangés, il démarra et partit sans dire au revoir aux invités ni à Manuela fort surprise par ce départ précipité. Elle retrouva Alejandro l'air quelque peu embarrassé devant sa magnifique épouse.

– Il est parti sans me faire la bise ! Quelque chose l'a contrarié ? Comme il était seul, je suis venue m'asseoir auprès de lui dans la salle, je l'ai remercié pour son magnifique cadeau mais lorsque je lui ai posé quelques questions, histoire de faire plus ample connaissance, il m'a paru un peu gêné, il a écourté ses réponses. Il s'est levé rapidement en s'excusant, j'avoue que je ne comprends pas son attitude étrange. Il t'a parlé à toi chéri ?

Alejandro se rapprocha d'elle et la prit dans ses bras.

– Non pas du tout ! Il était en retard et m'a demandé de t'embrasser de sa part et de te dire que j'ai de la chance d'avoir épousé une aussi jolie femme. Il est un peu rustre mais c'est un sentimental. J'ai un ami extraordinaire sur qui je peux compter. Viens que je t'embrasse !

C'est avec la fougue d'un jeune marié, qu'il la couvrit de baisers tout en la faisant décoller du sol, il la porta dans ses bras jusqu'à la salle de mariage.

Le jour de la Toussaint, Manuela mit au monde une jolie petite fille. Alejandro heureux papa, insista auprès de sa femme pour qu'on lui donne le prénom de Paulina en souvenir de la chanson de Paulina Rubio « L'Ultime Adieu » sur laquelle, ils s'étaient connus à Roses et que depuis Manuela écoutait souvent.

Alejandro n'avait d'yeux que pour sa fille. C'était le plus beau cadeau que la vie lui ait réservé. Dès qu'il avait un peu de temps libre, il jouait avec elle, l'emmenait dans les parcs de Madrid. Il allait aussi à la piscine pour lui apprendre à nager. Ensuite, ils faisaient les boutiques et dégustaient une bonne glace sans oublier de ramener divers petits cadeaux achetés dans les magasins. Tous les soirs, il lui lisait des histoires tirées de livres d'enfants que Paulina recevait et rangeait soigneusement sur l'étagère de sa chambre.

Il s'aperçut très vite que sa fille grandissait, il la regardait évoluer dans le sport, la danse et ne vit plus en elle qu'une jeune fille magnifique, qui un jour lui échapperait.

3

Dix ans plus tard, la bulle immobilière espagnole éclata.

La construction d'immeubles et de maisons à outrance, soixante-cinq pour cent de logements en plus de la demande, l'endettement des propriétaires sur quarante ans avec des taux variables ne cessant d'augmenter faisant beaucoup d'impayés, le coût du travail ne suivant pas l'inflation immobilière, firent que la construction neuve s'effondra et les ventes dans l'immobilier ancien baissèrent fortement, atteignant dans certaines régions d'Espagne plus de quarante-cinq pour cent. Des nouveaux quartiers restèrent inhabités par manque d'acquéreurs.

De ce fait Alejandro n'avait plus de revenus et vivait aux dépens de sa femme. Paulina étudiait dans une école privée, il était difficile de continuer à lui apporter le luxe et la vie facile quand il n'y avait plus qu'un seul salaire qui rentrait à la maison.

Il ne trouva qu'une solution, téléphoner à Paco pour lui expliquer la situation difficile dans laquelle

il se trouvait, il fallait absolument que son ami le sorte de cette impasse qui ne devait plus durer.

Deux semaines plus tard, Paco lui apporta une réponse.

– J’ai repris dernièrement une agence immobilière à Roses qui se trouvait en grande difficulté financière. Le patron de cette agence me l’a cédée pour quelques milliers d’euros. J’ai fait comprendre à ce pauvre bougre qu’il valait mieux être vivant en bonne santé que handicapé à vie. Tu connais ma façon de raisonner, expliqua tranquillement Paco.

– Venons-en au fait, quelle est ta proposition me concernant ? demanda Alejandro les nerfs à fleur de peau.

– Je te propose de devenir le gérant de cette agence immobilière.

– Mais comme je te l’ai expliqué, je n’ai plus d’argent !

– Qui te parle d’argent ! On se charge d’engager le fric pour toi. Nous avons des amis russes qui veulent investir dans la région et tu sais pourquoi ? Ton job à toi, c’est de réaliser des ventes. Tout ce qui sera réglé en espèces, sera pour nous, toi tu te prends un bon salaire et dix pour cent sur ce qui rentre en cash. Ne t’inquiète pas, les Russes sont au courant et d’accord sur le principe. Ils me chargent de te souhaiter la bienvenue et bonne chance dans ton nouveau job. On te sauve la peau mon ami !

D'autant plus, que dix ans se sont écoulés depuis ton départ de Roses, donc toi et tes affaires sont oubliés et plus personne n'y pense. Sincèrement, mon cher ami, tu ne peux pas refuser une telle proposition !

Le soir même, Alejandro expliqua à Manuela que la galère était terminée car on lui proposait un nouvel emploi et qu'enfin, ils allaient retrouver un nouveau confort de vie.

– Je prends la gérance d'une agence immobilière avec un bon salaire fixe et en plus un intéressement, dit Alejandro.

– Super ! Ici à Madrid ? demanda Manuela inquiète tout de même sachant qu'à la capitale l'immobilier s'effondrait.

– Non, à Roses, chez moi ! C'est Paco qui m'a trouvé ce job.

– Mais c'est loin, comment on va faire ?

– Nous sommes mariés, la logique veut que tu me suives avec Paulina. Elle adorera vivre au bord de la mer, loin de la pollution de Madrid. Quant à toi, tu as sans doute la possibilité de demander ta mutation, insista Alejandro.

– Je ne peux pas ! On vient juste de me confier un éditorial sur les événements de société, je t'en ai parlé la semaine dernière. Comment on va faire, tu m'inquiètes Alejandro ?

– Il y a une solution à tout ! Je vais prendre ce job